communal de Carlepont. En 1946, la Fédération de Seine-Inférieure du parti communiste français rendit hommage dans la ville de Maromme (proche de Rouen) à trois fusillés : André Pican, Arthur Lefebvre et Raymond Duflo.

Arthur Lefebvre fut inhumé en 1946 à Maromme et dans le village de Montigny où il possédait sa maison, son nom est gravé sur le monument aux morts. À Rouen, 33 place du Général de Gaulle, dans la cour du PCF, son nom est inscrit sur le monument commémoratif qui honore les 218 victimes de la Seconde Guerre mondiale.

Reconnu mort pour la France, il fut admis à la mention d'interné politique, mais refusé à celle d'interné résistant.

Arthur Lefebvre
Source: l'Avenir de Rouen, nos martyrs.

Dernière lettre d'Arthur LEFEBVRE du 20 février 1942, fusillé à Moulin-sous-Touvent le 21 février 1942, bois des Zouaves.

Compiègne, le 20 février 1942

Mon très cher frère.

Je t'écris en même temps qu'à ma mère M.L. et E., C., et tante J. lors de ma dernière nuit. Je suis en ce moment bien tristement dans le local réservé à ceux qui doivent être passés par les armes et je ne compte pas sur le miracle qui puisse changer mon sort : malgré cela j'espère encore en pensant à vous tous et en vous ayant sans cesse devant les yeux. J'écris à E. qu'elle prenne M.L. avec elle ; elle sera moins seule et sera consolée le mieux possible. Adieu mon cher frère, je pense avoir le courage nécessaire pour subir un châtiment immérité, aggravé probablement par des calomnies et faux témoignages, enfin je pardonne aux hommes les erreurs qu'ils puissent (sic) commettre en n' approfondissant pas la vérité dans ses moindres faits. Je mourrai tranquillisé sans jamais avoir ni voulu faire de mal à quiconque et peut-être pour avoir été trop franc dans des convictions qui n'étaient peut-être pas toujours justes. Je ne te dirai pas que je ne regrette pas la vie. Moi qui d'ores et déjà l'envisageais ardemment pour reconstruire dans le travail mon foyer déchu par ma faute ; moi qui avais fait vœu de ne plus vivre rien que pour ma L, et ma famille. Enfin je passe les plus pénibles moments de ma vie, j'ai demandé un prêtre (1) à M. le commandant du camp et demain je ne serai plus. Pardonnez-moi tous la grande douleur que vous éprouverez et laissez aux autres les destins se faire tels qu'ils doivent être, il vaut mieux rendre les siens et soi-même heureux, car beaucoup de monde ici-bas jalouse le vrai bonheur et ne vaut pas la peine d'être aimé. J'ai fait tant à la prison qu'au camp des études psychologiques et crois-moi les hommes ne valent pas la peine que l'on essaie de les améliorer. J'ai vu des individus prisonniers avec moi étaler leurs vices d'autant mieux qu'ils s'enfonçaient dans le besoin physique et moral de la faim et de la captivité. Tu seras avec moi aussi jusqu'à la fin avec tous ceux que j'aime, mon cher frère. Nous nous arrangions si bien en famille.

(1) C'est l'Abbé BOUILLON qui fut plus tard aumônier de l'Hospice de CONDÉ à CHANTILLY.